

Georges Fourcade : « Les pleurnicheries dans la musique, ça suffit ! »

-Vous avez composé « 'Tite fleur fanée » et cela est devenu en quelque sorte l'hymne de la Réunion. Quel effet cela vous fait-il ?

-Cela m'amuse un peu. Tout d'abord car ma « Petite fleur aimée » a été transformée en « 'Tite fleur fanée ». D'où la nécessité d'avoir des partitions et des textes écrits qui restent ! En fait, « 'Tite fleur fanée », je l'ai écrit pour mon examen d'admission comme stagiaire à la SACEM. On m'avait demandé de composer quelque chose sur le thème suivant : « vous retrouvez dans un tiroir ou dans un vieux livre, une fleur fanée. Qu'est-ce que cela vous inspire ? ». Il fallait composer des couplets et des refrains là-dessus. Et c'est comme ça que j'ai écrit « Petite fleur aimée ». C'était en 1931. Au point de vue de la composition de la musique, mon ami, mon « dalon » Fossy m'a beaucoup aidé. Vous me demandez l'effet que cela me fait de voir cette oeuvre être en quelque sorte l'hymne national. Je dois dire que je suis plutôt content. Et je suis aussi très content de savoir qu'il y a un théâtre qui porte mon nom à Saint-Denis. Au départ, j'avais écrit « Petite fleur aimée » plutôt comme une romance. Tout le monde a valsé là-dessus pendant l'exposition de 1932. Elle a été un peu mise à toutes les sauces par la suite. Même Graeme Allwright l'a chantée. J'espère bien qu'elle va faire le tour du monde.

« Le petit paille-en-queue » jusqu'à « Kaïamb et sombrero ». Quant à « Mon petit barachois », c'est une coproduction entre René Cambon et moi. Ça me fait plaisir de voir que la descendance de Jules Arlanda, de Henri Legras, pour ne citer qu'eux, s'occupe toujours de musique. Les enfants des enfants continuent à porter le flambeau. C'est très bien.

- Vous vous êtes battu pour le séga qui, après avoir été très largement écouté, s'est trouvé détrôné par le maloya. Que pensez-vous du maloya ?

- Je ne connaissais pas beaucoup le maloya. A l'époque, on appelait cela le séga-maloya, c'est-à-dire un séga beaucoup plus lent que le séga traditionnel. C'est un rythme qui a inspiré le séga et qui m'a inspiré pour écrire tous les petits morceaux que j'ai composés.

Le folklore mais sans message

- Qui est votre fils spirituel aujourd'hui, comme auteur ou compositeur de séga ?

- Je pense que mon fils spirituel pourrait être Daniel Vabois. A l'époque, c'est un peu ce que je recherchais. Comme on n'avait pas beaucoup d'amusements, je prenais beaucoup de plaisir, au niveau de Sciences et Arts qui était une association artistique, à jouer. Je composais aussi des saynètes, m'inspirant de la vie réunionnaise. Avant Daniel Vabois, il y a eu Charles

Cazal. Lui, il écrivait pour Petit Louis Grondin. Il me ressemblait un peu.

- Le séga est pratiquement considéré comme une musique folklorique. Cela vous fait-il mal ?

- Tant que le folklore reste le folklore, que c'est pour s'amuser, se distraire, je trouve que c'est très bien. Dès lors que c'est repris, à des fins politiciennes, que c'est manipulé, qu'on veut lancer de grands messages, cela m'ennuie. Ce n'est pas du tout dans mon esprit. Je faisais cela pour m'amuser, pour amuser les gens. Je trouve dommage que l'on s'en serve pour lancer des messages.

- Et votre avis sur la musique d'aujourd'hui ?

- C'est vrai, comme dit une certaine chanson, nos sillons en sont abreuvés. Il y a de bonnes choses, il y a des choses un peu moins bonnes. Je ne pense pas qu'en se dandinant avec des airs de dindes effarouchées ou de taureaux prêts à foncer on puisse vraiment faire de la bonne musique. Je trouve dommage que certaines formations soient persuadées qu'en passant à la télévision, en faisant n'importe quoi, on puisse avoir tout de suite un succès mondial. La plupart des ségas qui sont faits aujourd'hui sont un peu pleurnichards, à quelques exceptions près. Je ne pense pas que ce soit cela qui puisse faire le tour du monde. Le zouk et les chansons antillaises sont gaies, entraînantes. Il est

vrai que c'est beaucoup plus facile de pleurnicher que de faire des choses gaies et entraînantes.

- Que mettriez-vous dans vos chansons aujourd'hui ?

- Je ferais des chansons gaies. Sur des thèmes comme l'amour, la vie de tous les jours. Mais gaies. Ce que je reproche un peu à la chanson réunionnaise, c'est qu'elle est triste et qu'elle est toujours en train de se lamenter sur son sort, que ce soit en amour, en vie quotidienne. Effectivement, le malaise existe. Mais je crois que les gens en ont ras le bol, ici comme ailleurs, dans le monde entier, du malheur. Il y a bien trop de drames comme cela. S'il faut encore pleurer dans toutes les chansons qui existent, on ne s'en sort pas. Les pleurnicheries, dans la musique, ça suffit !

Moucatage et auto-dérision

- Le séga va-t-il remplacé le zouk au hit-parade mondial ?

- Je le souhaite. Mais il faut que l'on améliore quand même la production. Le séga doit rester quelque chose de simple de gai.

- Auriez-vous joué dans le grand kabar organisé par le collectif pour la paix ?

- Je ne pense pas que j'aurais joué pour ce kabar pour la paix. Je trouve que c'est quelque chose qui est dirigé, manipulé, et en fin de compte, est-ce que

c'est vraiment pour la paix ? Quand les choses deviennent graves à ce point-là, je crois qu'il ne faut pas tellement plaisanter avec. Peut-être qu'après, effectivement, quand le drame est passé, j'aurais eu l'idée de faire certains sketches, pour voir le côté humoristique et amusant de la chose. Quand on est dans un drame, il ne faut pas en rigoler et s'en servir à des fins plus ou moins déguisées.

- Vous avez été moucaté tout au long de votre vie. Pourquoi ?

- Oui, effectivement, j'ai souvent été moucaté. On se moquait de moi. On trouvait que ce que je faisais n'était pas sérieux et surtout, compte tenu de ma situation dans la vie sociale, que c'était mal placé. Mais je me suis toujours amusé, je l'ai toujours fait de bon cœur, toujours aidé par mes amis. Je le faisais parce que c'était pour moi une fierté d'appartenir à Sciences et Arts. Il y avait des concerts annuels, des fêtes de bienfaisance, pour moi, c'était une façon de s'amuser.

- Vous étiez fonctionnaire. Quel jugement portez-vous sur vos confrères d'aujourd'hui ?

- Les fonctionnaires à l'époque, ne gagnaient pas beaucoup. Toujours est-il que, ce n'est pas non plus avec tout ce que j'ai composé que j'ai pu m'en sortir. J'ai terminé ma vie plutôt dans la dèche. A part quelques amis qui m'ont soutenu, les portes se sont vite fermées à la fin de ma vie.

Entretien Dominique BESSON

- Vous venez de parler de votre complice, de votre « dalon » Fossy. N'était-ce pas de votre part de la provocation de vous être associé à lui pour écrire ?

— J'ai toujours aimé m'amuser. Peut-être avais-je un côté provocateur. Je suis issu d'une famille bourgeoise. C'était peut-être choquant pour eux de me voir fréquenter certains cabarets. J'étais un peu considéré comme un amuseur public et cela ne faisait pas particulièrement plaisir à ma famille. Tout comme mes relations avec Fossy, qui était ce que l'on nomme maintenant un homme de couleur. Il faut préciser aussi que j'ai travaillé avec le père de Jules Arlanda, donc le grand-père du leader d'Ousanousava, qui m'a aidé dans mes compositions musicales.

Le premier Réunionnais à avoir enregistré

Après « 'Tite fleur fanée », vous êtes tombé dans l'oubli. Il a fallu les actions de quelques uns de vos amis pour vous faire revenir dans la mémoire collective, n'est-ce pas ?

- Oui, c'est vrai. Il faut savoir que j'ai été le premier à la Réunion à faire graver des disques. A l'époque, c'était la société Odéon qui s'en est occupé. C'est vrai que, dans le même temps, les fêtes et les concerts étaient un peu tombés en désuétude. Tous mes morceaux, ainsi qu'un recueil de saynètes qui s'appelle « Zistoir la kaz », tout cela avait été oublié. Il faut préciser aussi que c'est à la fin de ces petites histoires que j'écrivais des chansonnettes, dans le but de les illustrer. Et c'est grâce à trois amis, Henri Legras, Germaine Vinson et un métropolitain René Cambon, que mes chansons ont été remises sur le marché. C'est eux et notamment René Cambon, qui était à la fois peintre, musicien et qui appartenait lui-aussi à Sciences et Arts, qui m'ont sorti de l'oubli. D'autres groupes, après eux, ont repris mon répertoire, depuis

